

Jean 6, 25-36.41.42 ; 48-58

Voilà un texte un peu compliqué, mais très intéressant où Jésus parle de sa chair comme notre nourriture. Il dit même : « *Celui qui ME mangera, vivra par moi* » (Jn 6.57). Une image qui a conduit les détracteurs de la foi chrétienne dans les premiers siècles à accuser les chrétiens d'anthropophagie ! Ce texte qui n'est pas sans lien avec le sacrement de la Cène, c'est-à-dire notre pratique cultuelle et rituelle, s'inscrit pourtant dans une vive polémique où Jésus critique vertement la pratique religieuse de ses coreligionnaires.

Il faut donc commencer par rappeler le contexte de ce chapitre 6. Il commence avec le miracle de la multiplication des pains ; un miracle qui a dû marquer les foules, puisqu'il est relaté par moins de six fois dans les Evangiles ; c'est un record ! A la suite de ce miracle, Jésus éprouve toutefois le besoin de se retirer seul avant de rejoindre les disciples au cœur de la nuit. Mais la foule cherche Jésus et finit par le retrouver au matin et lui en demande encore davantage ; elle est avide de miracles : « *quel signe feras-tu pour nous croyions ?* » (Jn 6.30) lui demandent-ils, alors qu'ils viennent pourtant d'être les témoins d'un miracle puissant qui aurait dû les combler. La foule en redemande, mais Jésus va les frustrer ; il refuse d'entrer dans ce jeu de la course aux miracles. A cette foule qui demande ce qu'elle doit « *faire* » (elle est dans cette compréhension de la religion, où il faut « faire » pour obtenir en retour les signes, les miracles de Dieu), Jésus répond qu'elle doit non pas « faire », mais « croire ».

Nous sommes ici au cœur de la polémique qui sous-tend tout le ministère de Jésus, et qui le conduira finalement à la croix !, où l'on voit Jésus remettre en cause les fondements même de la religion, pour ne pas dire « la religiosité » de ses contemporains. Ne leur dit-il pas, avec lucidité pour ne pas dire sarcasme « *ce n'est pas parce que vous avez vu des signes que vous me cherchez, mais parce que vous avez mangé des pains à satiété* » (Jn 6.26) Autrement dit, Jésus critique cette aspiration qui veut que la foi cherche d'abord à assouvir nos désirs immédiats, à nous rassurer, à nous combler.

Jésus va alors faire cette comparaison avec la manne. La manne c'est cette nourriture miraculeuse qui tombe du ciel chaque matin quand le peuple erre dans le désert. Mais

une fois le Jourdain traversé et arrivé en terre promise, le peuple a dû quitter cette économie du miracle. Avec le Christ, la manne revient d'une autre manière : c'est Jésus qui se donne lui-même, et c'est comme si là de nouveau, Jésus encourage le peuple à ne pas chercher la source de sa foi dans les seuls miracles qu'ils peuvent contempler, mais dans une démarche plus intérieure, moins spectaculaire. Il faut chercher plus loin, plus profond. Et Jésus va encore aggraver le caractère scandaleux de ses propos quand il ajoute à sa chair l'évocation de son sang « *si vous ne buvez pas le sang du Fils de l'homme vous n'aurez pas en vous la vie* » (Jn 6.53). Quand on sait combien le sang est synonyme d'impureté dans la tradition juive et combien il était exigé de demeurer dans un état de pureté pour pouvoir entrer en relation avec Dieu, exiger qu'on boive son sang, c'est proprement choquant pour les auditeurs juifs de Jésus. Cela casse complètement tous les codes de la religion.

Et nous aussi nous sommes un peu étonnés par cette image. On attendrait de Jésus qu'il insuffle en nous son Esprit plutôt qu'il nous donne sa chair à manger et son sang à boire. Mais c'est aussi peut-être parce que nous sommes très marqués par la philosophie et l'anthropologie grecques qui font une claire distinction entre le corps et l'âme ; or en anthropologie biblique, la chair, la dimension corporelle est liée à l'identité même de la personne et c'est ce qui souligne précisément notre humanité.

Et cette idée on la retrouve du reste déjà dans le prologue de Jean, quand il écrit que « *la Parole s'est faite chair* » (Jn 1.14), c'est-à-dire s'est incarnée. Le prophète Ezéchiel aussi est invité à manger le rouleau, à dévorer la Parole « *Fils d'homme, nourris ton ventre et remplis tes entrailles de ce rouleau* » (Ez 3.1)

Derrière cette image, il y a cette invitation à ne pas laisser la foi, l'expérience religieuse, le Christ, rester seulement à l'extérieur de nous, comme en surface. Le verbe utilisé par Jean pour dire cette parole de Jésus qu'on traduit par le verbe manger est un terme fort, assez cru même, c'est vraiment manger, croquer ! Il y a là l'idée de devoir digérer ce qu'on ingurgite, c'est-à-dire assimiler. Il faut laisser disparaître en nous ce qu'on mange ; c'est concret ; c'est ainsi qu'on recouvre force, santé à travers la nourriture qu'on mange. Cela devient en quelque sorte notre propre chair par assimilation. Le Christ ainsi nous invite de la même manière à le laisser descendre au plus profond de

nous, à l'assimiler, à le mélanger à notre propre personne. Ce que nous expérimentons lors de chaque communion (nous y reviendrons).

On peut ici faire un parallèle avec l'histoire de Genèse 3 et du fruit défendu qui est aussi croqué par l'humain et qui disparaît en lui, se fond, se confond en lui. Le Christ nous invite à contrecarrer ce mal en nous par sa présence au plus intime de notre être. « Manger le Christ », c'est une invitation à faire en sorte que le Christ éclaire mes zones d'ombre, illumine mes ténèbres.

On retrouve ici le verbe « demeurer » si important dans la théologie johannique. On l'a vu début juillet lors de la prédication sur le chapitre 15. « *Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui* ». (Jn 6.55) Ainsi Paul dira dans sa lettre aux Galates « *C'est Christ qui vit en moi* » (Gal 2.20). La foi, ce n'est pas que des belles paroles, pas seulement une idée ou une manière de penser ou de vivre, mais cela touche aussi des réalités plus concrètes, presque plus tangibles, pourrions-nous dire. La foi nous rejoint dans notre corporéité, c'est-à-dire dans toute notre personne, jusque dans nos zones les plus cachées, les plus profondes. Et quand Jésus parle de « vie éternelle » « *Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle* » (Jn 6. 54), il ne parle pas de la vie à venir dans le royaume des cieux après la mort, mais bel et bien de notre vie ici-bas, ici et maintenant qui peut déjà être nourrie par cette éternité, cette grâce de la présence du Fils à nos côtés, en nous.

Je soulignais en ouverture de ce message le caractère scandaleux des propos de Jésus et combien ils remettaient en cause la pratique religieuse de ses coreligionnaires. En effet, Jésus critique cette pratique religieuse qui cherche en quelque sorte à amadouer Dieu par des gestes, des prières, des sacrifices. Avec le Christ, il n'y a plus de marchandage possible avec Dieu. Jésus le dit et le répète : tout est grâce. Le geste de « manger le Christ » qu'on va retrouver dans la pratique de la Cène ne vise donc plus à amadouer Dieu. Le geste, il n'est plus fait par l'humain en direction de Dieu, mais bien le contraire, et c'est le grand bouleversement, cette révolution dans la manière de comprendre notre rapport à Dieu ! Le geste, le sacrifice, le rituel n'est plus fait pour s'attirer les faveurs de Dieu, c'est au contraire Dieu qui l'offre à l'humain pour nous aider à mieux ressentir sa présence, pour nous donner les moyens, l'occasion de bien faire descendre autant symboliquement que physiquement le Christ en nous.

Théologiquement, intellectuellement, nous n'aurions pas besoin de ces gestes, ces pratiques religieuses comme le baptême ou la cène. Après tout, ce n'est pas le baptême qui nous fait être aimé de Dieu, ni la cène qui nous garantit sa présence. Nous pourrions vivre sans ces gestes ; cela ne changerait rien à l'amour de Dieu pour nous ! Mais voilà, nous sommes humains et nous avons besoin de pouvoir non seulement penser à Dieu avec notre foi et notre intelligence, mais aussi de le sentir physiquement, car nous ne sommes pas que pur esprit. C'est ainsi que la cène est à la fois « inutile » (au sens où ce n'est pas sa pratique qui nous garantit notre salut) mais essentiel, car à travers elle nous pouvons ressentir dans notre corps cette présence du Christ et dire avec Paul : *le Christ vit en moi !*

Alors évidemment se pose la question de la présence du Christ dans le moment de la cène. Tant de débats, tant de controverses ont eu lieu à ce propos, notamment au moment de la Réforme et pas seulement entre protestants et catholiques, mais aussi à l'intérieur même du Protestantisme. Calvin s'est ainsi opposé à Zwingli, le Réformateur de Zurich, qui ne voyait dans la Cène qu'un acte mémoriel, un geste symbolique. Calvin pour autant s'oppose avec la même véhémence à la théologie catholique qui veut rendre la présence du Christ dans la Cène captive des éléments et dépendante du caractère particulier du prêtre qui transforme le pain en corps et le vin en sang. Calvin parle pourtant bel et bien de la présence réelle du Christ dans la Cène, mais une présence non pas captive des éléments : le pain ne devient pas réellement corps du Christ et le vin ne se transforme pas comme par magie en sang du Christ. Le Christ pourtant est réellement présent non pas dans les éléments, mais dans le moment par la grâce de l'Esprit. Présence spirituelle certes, mais présence réelle.

Le pain ne devient pas corps du Christ pas plus qu'il n'enferme cette présence, mais le pain demeure un élément essentiel pour nous aider, par son caractère à la fois symbolique et concret, à ressentir en le mangeant cette présence du Christ qui descend au plus profond de nous et qui peut donner à notre vie ce goût d'éternité.

Amen

Pasteur Emmanuel Fuchs

Paroisse Protestante Rive Gauche